

Une entrevue avec

HERMANN MATHIEU



Choix des textes, recherche généalogique et harmonisation par Louise Senécal
Relations publiques par Lorraine Poulin Fluet



Généalogie

Hermann Mathieu
né en 1936

Saint-Éphrem 24-6-1972

Hélène Faucher

Provenance: Hélène Faucher Mathieu

Napoléon Mathieu
(1901-1961)

Saint-Benoît 10-6-1924

Joséphine Poulin
(1903-1974)

Onil Faucher
(1898-1981)

Saint-Éphrem 7-5-1923

Yvonne Faucher
(1907-1950)

Jean-Baptiste Mathieu
(1861-1933)

Saint-François 9-8-1886

Célanire Duval
(1864-1916)

Éphrem Poulin

Saint-Honoré 25-2-1892

Amanda Beaudoin

Achille Foucher
(1853-1901)

Saint-Évariste 22-7-1879

Éléonore Bégin
(1860-1949)

2^{es} noces : Elzéar Boucher

Wilfrid Foucher

Saint-Éphrem 2-5-1905

M.-Laure Nadeau

Jean Mathieu (1827-1917)

Saint-François 13-2-1855

Sophie Bourque

Joseph Duval

Saint-François 26-7-1859

Geneviève Poulin

Jean Poulin

Saint-François 11-9-1849

Sophie Poulin

Elzéar Beaudoin

Saint-Évariste 5-11-1867

Marie-Anne Turgeon

Pierre Foucher (1798-1891)

Sainte-Marie 9-1-1826

Marie-Angélique Ferland

Pierre Bégin

Notre-Dame-de-Lévis 28-8-1856

Marie Thibeault

Charles Foucher (frère d'Achille)

Saint-Éphrem 29-1-1867

Sophie Rodrigue

Joseph Nadeau

Saint-Éphrem 5-9-1881

Isaïe Plante



André Turcotte, photographe

Provenance: Caisse populaire Desjardins de Saint-Victor

LPF– Je (Lorraine Poulin Fluet) suis avec monsieur **Hermann Mathieu** (à Napoléon), le 26 août 1995. La paroisse s'appelait la municipalité de Tring?

XIX^e siècle – Canton – Abénaquis – Rivière le Bras

HM– D'abord, il y avait le canton de Tring, qui a été érigé en 1804. Vers 1840 fut établie la municipalité de Tring. Parce que le canton de Tring s'est peuplé à partir des rangs Un, 2, 3 et 4, en montant. Donc, en 1850, il y avait passablement de monde à Saint-Victor.

La chapelle et l'église étaient là, le cimetière... Saint-Éphrem, ça a monté tranquillement, pas vite. Mais ça prenait du temps, les terres étaient tellement arides.

Le curé de Saint-Victor qui venait faire son ministère à Saint-Éphrem, prenait 2 heures et demie, à dos de cheval, pour franchir le canal de Lambton, pour partir de Saint-Victor et monter à Saint-Éphrem. **Le chemin de Lambton, ils appelaient ça : «le canal de Lambton» et c'était le chemin des Abénaquis.**

Pourquoi on appelait ça : «le chemin de Lambton»? C'est parce que les Abénaquis, ils ne restaient pas à la même place tout le temps. Ils restaient à Beauceville, au bord de l'eau, où la rivière le Bras se jette dans la rivière (Chaudière), dans les bas-fonds. Ils restaient là en campement, pendant cinq ou six ans, ils semaient du blé d'Inde surtout, et quand la terre ne rendait plus, ils montaient à la tête du lac Lambton.

Quand tu pars de Beauceville, sur la rive ouest, en descendant vers Saint-Joseph, il y a un petit pont, tu vois le dépôt au fond.

LPF– Je pense que c'est où il y avait un moulin à scie, du côté ouest?

HM– Oui. Alors, les Abénaquis

partaient de Beauceville et quand ça ne rendait plus, ils montaient à la tête du lac Lambton. Ils avaient leur *trail*² et après ça, quand ça ne rendait plus, ils montaient à Lac Mégantic.

Ensuite, ils allaient à la rivière Saint-François, à Sherbrooke. Ensuite, ils allaient à Bécancour puis à Québec et des fois, ils allaient aux États (États-Unis), dans le Maine. Ils pouvaient rester quatre ou cinq ans par place.

Chemin de Lambton – Chemin de Tring

La rivière le Bras

Outre la Chaudière, elle (la seigneurie de Rigaud-Vaudreuil) est arrosée par plusieurs autres courants, desquels le Bras du Sud-Ouest, qui tombe dans la Chaudière, est le plus grand ; ses eaux sont fournies par plusieurs petits lacs dans le *township*¹ de Tring, et il est généralement navigable pour les canots, mais non pour les bateaux.

Source : Joseph Bouchette, Description topographique de la province du Bas-Canada, Londres, 1815, p. 520

Mais quand on parle du chemin de Lambton, c'est le chemin des Abénaquis, ça. **Ils suivaient la rivière le Bras, dans (le rang) Sainte-Caroline, et un moment donné, ils traversaient la rivière le Bras et montaient à Lambton.**

Le gouvernement, c'étaient des Anglais, parce qu'en 1760, on s'est fait battre sur les Plaines d'Abraham, il faut bien le reconnaître. Le gouvernement, il a tout découpé les Cantons-de-l'Est. Tring (canton), c'était en 1804, Sherbrooke, Granby. Eux-autres, ils voulaient peupler ça d'Anglais.

Là, il y a eu l'indépendance américaine (de 1774 à 1783) et les loyalistes, qui voulaient rester fidèles et loyaux à la Couronne britannique, ils s'en venaient au Canada, parce que c'était une terre britannique et le

gouvernement leur donnait des terres gratuitement.

Il y en a plusieurs qui sont venus des États-Unis. Le gouvernement, lui, il ne voulait pas peupler le canton de Tring et de Lambton avec des Français.

Mes ancêtres, moi, ils étaient de L'Ange-Gardien. Ils ne pouvaient plus se fractionner la terre, il y avait trop d'enfants, d'une génération à l'autre. Là, ils montaient du long du fleuve, de la rivière Chaudière, et ils montaient à Saint-Michel-de-Bellechasse.

Là, quand c'était plein, c'est là qu'ils sont montés à Saint-Victor. Ils suivaient les rivières. Ils suivaient la Chaudière et ensuite, ils prenaient le

Chemins des rangs 2 et 3, route Lambton, 1858

Résolu de faire ouvrir le chemin Lambton dans le troisième rang de ce *township*¹ tout le long dudit rang, dans la ligne de division entre les terres des sieurs Charles Veilleux et Augustin Bolduc, autant sur l'une que sur l'autre.

Source : Archives municipales de Saint-Victor

Bras et, après ça, ils montaient à Saint-Éphrem et au lac Lambton.

Mais là, il y a eu une guerre qui a duré cinquante ans, et le gouvernement ne voulait pas bâtir le chemin de Lambton, pour rendre plus difficile l'accès aux colons français.

Le gouvernement a fait la **route de Tring**, qui part de Saint-Éphrem, qui est la route 271 actuelle et qui s'en va à Inverness, rejoindre le chemin Craig.

Le gouverneur s'appelait (Sir James Henry) Craig et il a fait un chemin qui partait de Lévis et qui montait à Sherbrooke. Il voulait, par ce chemin-là, emmener les Anglais.

Le maire (Zéphirin Bertrand) et le curé du canton (Léon Provancher) de Tring disaient : «On veut le chemin de Lambton!» Le gouvernement

disait : «Vous l'avez, votre route, pour sortir. Vous avez le chemin royal, la route de Tring.» Le (rang) neuf, autrement dit, la route 271.

LPF– (La route) 271, ça ne se rend pas vers Thetford (Thetford Mines)?

HM– Elle ne se rend pas, à Thetford. Elle passe à Saint-Pierre-de-Broughton et ça passe dans Lotbinière, jusqu'au bord du fleuve. Seulement, il y a eu la guerre et quand le gouvernement a vu ça, il a ouvert le chemin de Tring et décrété que le chemin des Abénaquis, le chemin de Lambton, serait ouvert. Mais ils ne l'ont pas construit.

Canton de Tring et municipalité de Tring

Le curé de Lambton (Nazaire Leclerc) était allé devant les députés, leur dire dans quel état c'était. Des gens perdaient leurs chevaux dans les *bourbières*². Alors, à force de se battre, le chemin a été érigé, vers 1855. Donc, au début, il y a eu le Canton de Tring, érigé en 1804, et la première municipalité érigée fut la municipalité du Canton de Tring. On appelait ça : «la municipalité de Tring et le bureau de poste de Tring» et tout' était de Tring. Mais il ne faut pas confondre

avec Tring-Jonction.

Tring-Jonction, il n'y avait rien à ce moment-là. Tring-Jonction est venu au monde en 1894, quand le chemin de fer s'est construit. Parce que là, on a pris l'embranchement du chemin de fer de Sherbrooke-Tring-Jonction pour monter à Saint-Jules, Saint-Victor, Saint-Éphrem et Saint-Évariste, jusqu'au Lac-Mégantic. Cette jonction-là, c'était celle qui menait au canton de Tring. Alors, on appelait ça Tring-Jonction. Donc, quand on cherche dans les registres, on trouve la municipalité de Tring. Il ne faut pas dire que c'est la municipalité de Tring-Jonction. C'est la municipalité du canton de Tring.

Canton – Cadastre

LPF– Un canton, c'est?

HM– Un canton, c'est 10 milles carrés. Mais comment que c'était établi, pour la numérotation des lots : les lots avaient 10 arpents de large et étaient numérotés. Par exemple, le rang Un, de un à vingt-huit. Un était du côté de Shenley, du côté sud. Mais quand est arrivé le nouveau cadastre, en 1888, ils sont partis de Saint-Victor avec un en montant. Rendu à Saint-Éphrem, on recommence à un jusqu'à cinq cents.

XIX^e siècle

IL– Ç'a été, ça... C'est avant moi, ça. Ç'a été zoné, ç'a été borné, les terres, ça. C't avant moi. Les vieux, qui avaient monté *icite*¹, ils étaient partis de Beauceville, à pied, puis ils montaient dans une *traif* de bois (route des Abénaquis).

GF– Les premiers?

IL– Les premiers, oui. Puis l'grand-père (Magloire Lapointe à Guillaume) de mon père (Joseph Lapointe) en était un.

GF– Hé! c'que ça mène loin, pas mal!

IL– Oui, ça mène loin. L'église, *icite*¹, ça fait au-dessus de cent ans, mais à cent ans, on dit que c'est long, mais quand on vient l'ramasser... Moi, j'ai connu mon grand-père (Magloire Lapointe), il avait quatre-vingt-dix-sept ou quatre-vingt-dix-huit. Puis moi, j'ai quatre-vingt-quatorze, là, *betôt*¹. Ça fait que ça fait quasiment deux cents ans, deux hommes d'la même famille.

Source : Entrevue d'Israël Lapointe, par Lorraine Poulin Fluet et Guy Fluet, 22 février 1995

Le canton de Tring

Tring, dans le comté de Buckingham, joint la seigneurie de Vaudreuil au nord-est, et est situé entre Broughton et Shenley. Ce terrain est pour la plupart d'une qualité favorable et propre au labour : il produirait du grain, et dans plusieurs parties il paraît très convenable à la culture du chanvre et du lin. Le bois y est aussi bon que la terre, et l'on peut y en trouver des meilleures espèces. Il est arrosé par une chaîne de cinq superbes lacs qui abondent en excellents poissons; ils se déchargent dans la rivière Chaudière, par un courant appelé le Bras du Sud-Ouest. Une moitié du *township*¹ a été concédée à des individus; mais le défrichement n'y a encore fait aucun progrès.

Source : Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas-Canada*, Londres, 1815, p. 595-596

Le cheminement d'un homme impliqué

LPF– J'aimerais que tu me dises comment tu as participé au développement économique et social, à Saint-Victor, en tant que notaire?

HM– C'est en étant sensible, attentif aux besoins de la population. Le domaine industriel, je n'ai pas été trop appelé à m'en mêler. J'y ai été mêlé beaucoup à Saint-Éphrem, mais à Saint-Victor, les circonstances ne m'ont pas appelé.

École de rang – Séminaire

LPF– C'est plus les gens personnellement, que tu as informés?

HM– Ah! oui, c'est certain. Tout ce qu'il y a de corporations sans but lucratif, à Saint-Victor, depuis '72, je peux te dire que, pour la plupart, c'est moi qui ai sorti la charte et elle ne leur a pas coûté cher.

Je l'ai fait par amour, parce

Lors d'un recensement effectué en 1857, la population de Tring était de 1 173 habitants.

Source : d'après Honorius Provost, *Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce*, «Histoire civile», Éditions de la Nouvelle-Beauce, 1970, p. 311

qu'à Saint-Victor, j'ai été récupéré à l'âge de vingt-cinq ans. Ça faisait treize ans que je n'allais plus à l'école et j'ai été récupéré au Séminaire du Sacré-Coeur. J'ai fait mon école de rang de première année à septième année. J'ai eu mon diplôme en '48, signé par monsieur l'inspecteur.

LPF– Antonio Rouleau?

HM– Avec ses lorgnons. C'est avec ça que je me suis lancé dans la vie. J'ai quitté l'école à douze ans, parce qu'on était treize enfants chez nous. On avait une petite terre et on avait neuf, dix, onze vaches. On vivait toujours dans l'insécurité et on était toujours près de perdre notre terre, d'un six mois à l'autre, parce que si arrivait le paiement du prêt agricole, à tous les six mois, en mai et en novembre, si on ne pouvait pas le payer, on perdait notre terre.

U.C.C. – Coop

LPF– C'était en quelle année, ça?

HM– J'étais petit gars, vers l'année '42. Mais quand j'ai arrêté d'aller à l'école, c'était pour ça. Je suis un des rares, dans la famille, chez nous, à avoir eu son diplôme d'études primaires. Imagine-toi, j'étais instruit! Là, j'ai été aide-fermier, camionneur, bûcheron...

J'ai travaillé à la Coopérative une bonne période. Avant l'âge de vingt-cinq ans, je ne pouvais pas rien faire, parce que mon père (Napoléon Mathieu à Jean-Baptiste), qui travaillait pour l'U.C.C. (Union Catholique des Cultivateurs), s'était dépensé. Il avait fait une crise de coeur en 1960 et là, il ne pouvait plus travailler. Il n'avait pas de salaire, pas de Bien-Être Social, pas d'assurance-chômage, pas rien et puis

il n'avait pas d'argent d'accumulé pour vivre.

Moi, je gagnais mon petit vingt-sept, vingt-huit piastres à la Coopérative, je payais le paiement de maison, à vingt-cinq piastres par mois, et je payais un peu d'épicerie. Là, je me disais : «Je ne peux pas faire de changements dans ma vie, parce que je tue mon père. Si je pars de chez nous, je me marie ou n'importe quoi, je tue mon père».

Finalement, mon père (Napoléon Mathieu à Jean-Baptiste) est mort subitement, en février '61. Il était à l'église, en train de quêter, il est tombé sur le dos et il était mort.

Retour aux études

Au bout d'un mois, j'ai vu des pancartes, en avant de l'église. «Tu as dix-huit ans, vingt-deux ans, vingt-cinq ans...» C'était mon âge. «Tu veux te faire instruire? Il n'est jamais trop tard. Le Séminaire de Saint-Victor t'attend.»

Là, je vais parler de ça au curé. Le curé était tout enthousiaste : «Mais oui, mais oui.» Il avait *tet-ben*¹ espérance que je fasse un curé. Là, je vais m'inscrire. C'était monseigneur (Jean-Paul) Labrie qui était le directeur et, en tout cas, j'ai fait mon cours classique.

Quand j'étais à Saint-Victor, je me disais : «**Ça, c'est du monde de Saint-Victor qui ont bâti ça de peine et de misère, de 1908 à 1918**». Grâce au monde de Saint-Victor, j'ai été capable de me faire instruire.

Donc, quand je suis revenu, que j'ai eu fini toutes mes études classiques et de droit, je suis revenu à Saint-Éphrem et j'ai commencé à faire du droit à Saint-Victor. Mais je me sentais moralement endetté envers la population de Saint-Victor. C'est pour ça que je me suis impliqué.

Début de Aube Nouvelle

Quand est arrivée la fermeture du Séminaire, j'étais tellement malheureux! S'il avait fermé avant que moi j'arrive là, je n'aurais pas pu me faire instruire. Il n'y avait pas de cégeps, il n'y avait pas de polyvalentes, il n'y avait rien de ça. Il y avait les écoles de rang, notre diplôme d'études primaires et c'était tout. On se lançait dans la vie avec ça.

Là, moi, j'avais la mort dans l'âme et j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour redonner vie au Séminaire avec un groupe de Saint-Victor.

Et ces gars-là ont du mérite, parce qu'ils ont tenu le drapeau pendant



Guy Fluet, photographe

un an et demi, deux ans. Après ça, un soir, moi, je mijotais le projet d'Aube Nouvelle, comme il est actuellement. Notre bon ami Henri-Louis Lapointe (à Israël), il avait dit : «**Maudit** ! on est bien organisés, là!» On avait fait venir trois c.a. (comptables agréés) à l'assemblée et ils nous ont dit : «Les gars, voulez-vous savoir qu'est-**cé** qu'il vous reste à faire? Si vous gardez ça, vous vous ruinez tout'. Là, il faut que vous rameniez encore cinq mille par année, bientôt, ce sera dix mille, **betôt**, vingt mille. C'est un gouffre!»

Un soir, à la dernière assemblée, on avait fait venir trois c.a. (comptables agréés). Les c.a. (comptables agréés) nous avaient dit : «Faites venir la grosse **créne** (crane), avec le balancier, et jetez ça à terre, mettez un pied de terre là-dessus, semez ça en gazon et donnez ça à la ville. Là, vous allez perdre votre argent, mais au moins, vous ne vous ruinerez pas.» Là, Henri-Louis (Lapointe à Israël) avait dit : «Ouans, **maudit** tabarnac! on est bi'n arrangés, là!».

Là, il y en a qui avaient couru les Apôtres de l'Amour infini, les Témoins de Jéhovah, tout ce que tu peux imaginer, et ça ne marchait jamais.

Le ministère des Affaires Sociales, ça ne marchait pas, on n'était pas au bord de l'eau! Si on avait été au bord de l'eau, il y aurait eu moyen, mais on n'était pas au bord de l'eau. On n'était pas à Beauceville ou à Sainte-Marie.

Toujours bien que moi, j'ai dit aux gars : «J'ai une idée.», après que les c.a. (comptables agréés) furent partis. «C'est quoi, ton idée?» Là, je leur explique, un peu, de faire une maison de retraite, de commencer par les prêtres, les anciens. Ensuite, les gens de Saint-Victor pourraient se greffer à ça et ensuite, des fins de semaine. Des groupes qui veulent venir, les fins de semaine. «Mais pourquoi tu ne l'as pas dit avant?!

– Mais c'était pas le temps! Vous courriez pour avoir un million des Apôtres de l'Amour infini et de toute la **gang**. Si vous suivez mon idée, on ne fera pas une **cenne**. Mais d'après

moi, on ne perdra pas. On va se rembourser, avec intérêt, notre mise de fonds, mais on ne fera pas une **cenne**!»

La majorité a dit : «On est prêts à le vendre et à ne pas faire une **cenne**, rendu qu'on n'en perdra pas.» C'est pour ça que je me suis dépêché pour avoir les lettres patentes de la fondation Aube Nouvelle. Par le provincial, ça aurait pris six mois. Là, je vais à Ottawa et je reçois les lettres patentes. Imagine-toi, on ne fait pas de grosses transactions interprovinciales et internationales. En tout cas, c'est parce que ça allait plus vite.

Là, le pire, ça a été de former l'équipe. Je voulais une équipe dynamique et diversifiée, alors je suis allé en voir beaucoup. Il y en a que ça n'**adonnait** pas et il y en a qui m'ont dit : «Oui» tout de suite. C'était tout un contrat, t'sai'!

Là, il y en a qui me disaient : «On va perdre notre argent!».

Là, j'ai réuni un soir les deux corporations. Le domaine de Saint-Victor en bas et l'Aube Nouvelle en haut. Mes contrats étaient prêts, veux-tu le savoir? Là, le domaine a dit : «O.K., on vend.» «On vend» c'est-à-dire que l'Aube Nouvelle transférait l'hypothèque et dans un an, ils nous payaient l'argent qu'on a mis dedans, chacun quelques mille, avec intérêts au taux usuel. On s'est entendus, on a fait signer le contrat par le vendeur, on a monté en haut faire signer le contrat par l'acheteur et tout le monde était réglé.

Là, l'Aube Nouvelle était constituée et en plus, elle avait un Séminaire.

Mais imagine-toi, quand on entrain dans le Séminaire, il n'y avait pas un crochet pour accrocher ton chapeau, pas une chaise pour t'asseoir, il n'y avait rien. La cuisine avait été vendue et il ne restait plus rien, plus de poêle, plus de comptoir, plus de frigidaire, plus rien.

Là, on a eu l'idée de faire une loterie. Deux cents billets à cent piastres, ça faisait deux cent mille. Deux mille billets. Là, on s'était dit : «Ce serait bien plaisant, si ceux qui gagnent remettaient». Bien, tous ceux qui ont gagné un vingt mille, un dix

mille, des deux mille et des mille, ils ont tout donné. Tous sans exception. Ils ont été très généreux.

Moi, la première démarche que j'ai faite, quand l'Aube Nouvelle a eu sa charte, j'ai écrit à tous les anciens. En 1975, l'année qu'ils ont annoncé la fermeture du Séminaire, c'est le curé Alain Boucher qui était président des anciens élèves.



L'abbé Alain Boucher.
Léo-Paul Rodrigue, 1955, photographe
Provenance: SPSVB, Fonds Léo-Paul Rodrigue

Là, il m'a nommé président des anciens élèves, parce que la règle voulait que ce soit un prêtre, un laïc, un prêtre, un laïc... Mais j'ai dit : «**Mautadit**! qu'est-ce que je va's aller faire là?! Président des anciens élèves d'un Séminaire fermé, je vais avoir l'air intelligent!». Mais là, ça m'a donné l'occasion d'écrire à tous les anciens.

J'ai dit : «Vous aviez tous la mort dans l'âme quand on a annoncé la fermeture du Séminaire. Là, on travaille sur un projet sérieux, mais on a rien, on a besoin de votre participation». Dans les trois semaines, il était entré trente-cinq mille dollars des anciens. Ça, ça nous a permis, au moins, d'emplir les **tinques** à l'huile, le **bunker**, en arrière. Ça coûtait cher, ça.

Ah! oui. La loterie, on avait vendu tous les billets deux cent mille piastres, et le vingt mille nous avait été redonné, 10 %. Ensuite, on a eu la chance d'avoir *Renouement conjugal*. Ça, ça a été un contrat très bien pour le Séminaire. On avait mis ça propre. C'était tout peinturé en neuf à la grandeur, c'étaient des lits neufs, des matelas neufs, des bureaux neufs, tout'

du neuf.

Ça, ça nous donnait une bonne somme d'argent, chaque fin de semaine. On a eu, la première année, quarante-huit fins de semaine. Après ça, Normand Lapointe est entré député et il a eu une bonne subvention, pour finir les parties, comme les dortoirs et la salle d'étude, en chambres.

Puis les administrateurs, mes confrères, à ce moment-là, ils travaillaient avec leur cœur et moi aussi, c'était un devoir de patriotisme. Aujourd'hui, c'est le même esprit qui règne là et c'est plaisant de voir marcher ça. Sur le plan économique, sais-tu que c'est une belle petite PME, à Saint-Victor?

NL– L'Aube Nouvelle, quand j'ai été élu député, je m'en rapellerai toujours, Denis Métivier et l'abbé (René) Baillargeon étaient responsables. Quand je suis arrivé comme député, Denis m'avait dit : «Normand, je pense qu'il y a dix ou douze personnes dans le Séminaire et on aimerait ça grossir, on aimerait ça profiter mais on a pas d'argent.» C'était justement la Caisse... Hommage à la Caisse là-dedans, parce que n'oubliez pas que la Caisse a toujours joué tout un jeu dans le Séminaire, à Saint-Victor. Écoutez, si ça n'avait pas été la Caisse, pour moi, il ne serait même plus là. Moi, quand je suis arrivé, Denis m'a dit : «Normand, penses-tu qu'on pourrait faire quelque chose?» Bien là, j'ai dit : «Tu vas me laisser respirer par le nez parce que moi j'arrive.» Six mois après, je me rappelle, j'avais donné soixante mille dollars et en tout, j'ai donné pratiquement sept cent mille. C'est quasiment trois-quarts de million, ça.

Source : Entrevue de Normand Lapointe, par Huguette Lessard Champagne, 26 octobre 1995

Mais ce fut ça, le défi de ma vie. Le plus grand et le plus beau. Quand je vais là, je me sens bien et récompensé.

Une autre place, dans le cœur du Québec, ils ont dit : «Nous-autres,



Lorraine Poulin Fluet, photographe, 1999

on a entendu parler que vous aviez redonné vie au Séminaire de Saint-Victor. Nous-autres, on 'n a un Séminaire de même par chez nous. On va vous donner vingt-cinq mille dollars, pour venir nous partir ça. – Mes amis, je vais vous dire une chose. Ça ne se fait pas pour de l'argent, ça se fait par amour.

Si vous n'avez pas de gens

assez patriotes chez vous, pour prendre la charge de ça et le réaliser, faites venir la cloche d'acier et **sacrez**¹ ça à terre.» Là, j'en n'ai pas rentendu parler, finalement. Il y a des choses qui ne se font pas pour de l'argent.

Fin de l'entrevue



Calvin Parno, photographe
Provenance: Louise Sénécal